



L'uniscope

ACTUALITÉS

Le féminisme tunisien
se redéfinit (p. 4)



CAMPUS

Des étudiants réfléchissent à un
changement environnemental
durable (p. 9)

A Mouline, ça déménage

Géopolis accueillera dès le 24 septembre les collaborateurs des facultés des géosciences et de l'environnement et des sciences sociales et politiques. Un déménagement orchestré par Anne Gillardin, directrice d'Unibat (p. 14-15).

2 Espresso

Image du mois

LE PUBLIC A RÉPONDU PRÉSENT aux Mystères de l'UNIL. Neuf mille personnes, dont huitante classes vaudoises, ont en effet participé du 31 mai au 3 juin aux portes ouvertes de l'UNIL, consacrées cette année au sport. Rendez-vous en 2013!

Lu dans la presse

«PLUS ON EST MOTIVÉ par la performance et la réussite, moins on va demander de l'aide, donc moins on sera compétent. La motivation à la compétence nous rend incompétents.» Fabrizio Butera, professeur en psychologie sociale, dans un article de Migros-Magazine intitulé «Chérissez vos erreurs!»

Petite astuce

EN TANT QU'ÉTUDIANT OU COLLABORATEUR DE L'UNIL, vous pouvez utiliser un des 2600 véhicules Mobility, présents sur le campus et sur 1300 emplacements dans toute la Suisse, à un tarif avantageux. Un abonnement d'essai gratuit de 4 mois est proposé à tout détenteur d'une Campus Card valable et d'un permis de conduire. Par la suite, l'abonnement annuel revient à 70.- par année au lieu de 290.-. Pratique avant tout, votre Campus Card vous permettra d'ouvrir les portes des voitures. Ne reste plus qu'à s'installer au volant et à démarrer. Le «car sharing», une solution rentable et durable, grâce à la réduction du nombre d'automobiles sur les routes et à une compensation CO₂.



© Mobility Car Sharing Suisse



L. Ferreira © UNIL



Edito

de Francine Zambano
rédactrice en chef

Il est beau, majestueux, écolo et il illumine la face nord du campus. Le nouveau bâtiment Géopolis sera officiellement inauguré en mars 2013. Dès le 24 septembre, les 780 collaborateurs des facultés de SSP et de GSE commenceront à investir les

lieux. Ce déménagement représente une opération d'envergure, notamment pour les collaborateurs d'Unibat, comme l'explique en pages 14 et 15 sa responsable, Anne Gillardin, première femme à siéger à la tête du service des bâtiments et des travaux de l'Université de Lausanne.

Des conditions de la femme, il sera largement question après les vacances, soit du 29 août au 2 septembre. L'UNIL accueille en effet le sixième Congrès des recherches féministes francophones. Organisé par le centre en études genre LIEGE et par le LIEGE HES-SO, il réunira plus de

500 représentantes du monde académique et associatif issues de tous horizons. Parmi les thèmes abordés, Amel Mahfoudh animera une table ronde sur le féminisme en Tunisie. Un sujet à lire en pages 4 et 5.

Passionnante rencontre, ensuite, en pages 6 et 7, avec le professeur Armin von Gunten. Le chef du Service universitaire de psychologie de l'âge avancé évoque les pathologies du vieillissement, les limites de la longévité et, entre autres, la qualité de vie des personnes âgées. Place aux jeunes en page 9. Pour la première fois, c'est à

Campus plus

UN NOUVEAU MUR DE PIERRES SÈCHES se dresse à l'entrée du parking du quartier Lac, entre les terrains de football et le stade. Séparation nécessaire avec un talus en contrebas, il permet surtout de revaloriser l'endroit d'une manière esthétique et en contribuant à la biodiversité. En effet, les pierres sèches reproduisent un milieu naturel qui permet d'abriter une faune et une flore bien spécifiques. Lézards des murailles, araignées sauteuses, punaises de feu pourront se glisser entre les lichens et les plantes grasses au centre du mur. D'autres projets de murs en pierres sèches sont en cours d'étude sur le reste du campus.

> www.unil.ch/campus-plus



Jessica Aeby © UNIL

Les uns les autres



Fimhof © UNIL

Professeure assistante à la FGSE, **Jasquelin Peña** vient de recevoir le Prix scientifique de la Fondation BCV, doté d'un montant de recherche de 125'000 francs. Elle dirigera cet été une étude biogéochimique des sédiments et des micropolluants dans la Venoge et d'autres affluents du Léman. Il s'agit d'évaluer la capacité naturelle des sédiments flu-

viaux et des rivages à réduire la concentration de micropolluants inorganiques comme le cuivre, le cadmium et le zinc. « Nous utiliserons des techniques analytiques, spectroscopiques et d'imagerie à l'échelle moléculaire, afin de déterminer la forme chimique des polluants dans les surfaces minérales et microbiennes. Des informations essentielles pour offrir une évaluation rigoureuse de la résilience des écosystèmes face à la pollution », explique la chercheuse.

L'UNIL que revient le privilège d'organiser le *Word Student Environmental Summit*. Plus de huitante étudiants délégués de 35 universités du monde entier, réfléchiront sur l'avenir du monde.

Enfin, c'est l'avenir des hautes écoles qui est évoqué par Marc Comina, directeur du réseau Science et politique, créateur du Service de presse et information de l'EPFL, qui prendra sa retraite en septembre. Des propos à lire en pages 12 et 13 de *l'uniscope*, disponible en caissettes sur le campus et aussi gratuitement en version iPad.

Le chiffre

409 APPLICATIONS IPAD de *l'uniscope* et d'*Allez Savoir!* ont été téléchargées entre le 18 mai date de leur parution, et le 12 juin 2012.

Entendu sur le campus

« Oh non j'ai oublié ma calculatrice pour l'exa de maths! » – « T'inquiète, j'en ai pris deux au cas où il y en a une qui tombe en panne. T'as même le choix entre la solaire et la normale. »

Terra academica

HISTORIENNE ET PSYCHOLOGUE, FLORENCE CHOQUARD vient de soutenir une thèse intitulée *Le regard d'un psychiatre sur les écrits de la folie. La carrière de Hans Steck à l'Asile de Cery (1920-1960)*. Ce psychiatre s'est fait connaître du public grâce à l'œuvre d'Aloïse Corbaz, l'une de ses patientes créatrices d'art brut et figure majeure de ce genre. Bien que n'utilisant pas l'art dans la psychothérapie, Hans Steck considérait déjà que l'expression artistique contribuait au bien-être du malade, tout en fournissant aux soignants de précieuses informations. Florence Choquard se demande par ailleurs quelle est la place de l'écrit dans les soins actuels et si les critères qui définissent l'art brut et l'art psychopathologique restent pertinents. Le 4 octobre à 18h30, elle donnera une conférence dans le cadre de l'exposition « Aloïse. Le ricochet solaire », à la Collection de l'art brut de Lausanne.



Aloïse... Enlèvement d'une mariée de Gaule, vers 1917 © Olivier Laffely, Collection de l'Art Brut, Lausanne.

BRÈVES



RENCONTRE ANNUELLE

Réservez votre soirée du 13 septembre! La première rencontre annuelle des diplômées et diplômés de l'UNIL aura lieu à cette date-là. L'occasion de retrouver vos camarades d'études et d'établir des contacts avec des alumni de votre faculté. Les invitations seront lancées par le biais du portail Alumnil. Pour demander votre adhésion au réseau: www.unil.ch/alumnil

L'UNIL A SON APPLICATION

Smart Campus, l'application iPhone officielle de l'UNIL, sera **disponible dès le 9 juillet**. Elle s'adresse aussi bien aux personnes intéressées par l'UNIL et ses activités qu'aux membres de la communauté universitaire. Grâce à elle, suivez toutes les actualités et visionnez les dernières vidéos de l'UNIL. L'application permet par exemple à ses utilisateurs de se géolocaliser sur le campus, de consulter l'annuaire, d'accéder aux menus des restaurants universitaires, d'obtenir des informations sur la disponibilité des vélos et bornes en libre service. Vous souhaitez connaître l'humeur du campus? Partager la vôtre? « Share My Mood » vous sert de baromètre. Smart Campus? Une application informative, pratique, ludique et gratuite sur l'AppStore.



www.unil.ch/smartcampus

CONCOURS DURABILIS (EX-OUI-DD)

La cinquième édition du **concours vert UNIL-EPFL** est lancé. Il se nomme Durabilis, c'est le successeur de OUI-DD, et il récompense les travaux d'étudiants présentant un aspect de développement durable (économique, social, environnemental, etc.). Autre manière de participer: soumettre une étude qui comporte des idées d'amélioration du site UNIL-EPFL dans le sens de la durabilité. Dix prix de 1000 fr. sont à la clé! Le concours est ouvert à tous les étudiants de bachelor et de master des deux établissements.

Délai de dépôt des dossiers: 31 août 2012.
www.unil.ch/durabilis

Tunisie, laboratoire du féminisme

Lors du sixième Congrès des recherches féministes francophones, le 29 août, la responsable de recherche Amel Mahfoudh animera une table ronde consacrée aux luttes des femmes dans le monde arabe. Retour sur le contexte de la Tunisie, dont elle est originaire.



Renata Vujica

Il est une facette du « printemps arabe » qui a fait couler beaucoup d'encre et circuler nombre d'images dans les médias européens : celle de la présence des femmes dans les soulèvements, souvent dépeinte comme une révolution dans la révolution. Chercheuse au centre en études genre LIEGE et proche des milieux féministes tunisiens, Amel Mahfoudh est troublée par cette vision. « C'est comme si, depuis la révolution tunisienne, l'Occident découvrait qu'il existait des femmes politisées dans le monde arabe. Dans ce pays, les mouvements d'émancipation ne datent pas d'aujourd'hui. Ils existaient déjà dans les années 40. »

A Tunis, le féminisme présente un visage différent de celui de Washington ou Paris. Pas de mai 68 des femmes, ni de slogans sur l'émancipation sexuelle scandés sur les places publiques. A l'origine, le mouvement féministe tunisien englobait deux courants, structurés autour des partis de gauche et des associations de femmes musulmanes. Ces dernières demandaient dès la fin des années 40 une relecture du Coran en faveur de leurs droits. A partir des années 80, les revendications ont essentiellement porté sur les droits économiques, l'accès des femmes au marché du travail, la scolarisation en milieu rural. « Les militantes se disaient que si les femmes obtenaient leur indépendance économique, elles pourraient alors conquérir d'autres espaces », analyse Amel Mahfoudh.

Les principales victoires ? Le code du statut personnel de 1957, qui institue notamment le droit des femmes à l'instruction et au travail et l'abolition de la polygamie. En 1959, les Tunisiennes obtiennent le droit de vote. Par la suite, le droit non conditionnel à l'avortement. Ces mesures ont aussi inspiré un changement important au sein des foyers. « Les familles investissent maintenant autant dans l'éducation des filles que dans celle des garçons. Les filles fréquentent l'école plus longtemps et sont fortement présentes dans les universités. En une génération, le changement a été fulgurant », estime la chercheuse.

« Nées dans les années 40, les associations féministes tunisiennes ont été laminées pendant la dictature de Ben Ali. Leur statut est en renégociation depuis la révolution », analyse la chercheuse Amel Mahfoudh. F.Imhof@UNIL

Dans la sphère privée, en revanche, les contraintes continuent à peser. « La question du partage des tâches, par exemple, n'est pas investie par le féminisme, et comme ailleurs les femmes assument la grande majorité de ce travail. Par ailleurs, le contrôle des familles sur la circulation et l'accès à l'espace public des femmes seules reste très fort. »

« La condition de la femme au Maghreb se rapproche de l'Italie. »

Perspectives confuses

Depuis la révolution et les premières élections libres, qui ont consacré l'arrivée au pouvoir du parti islamiste Ennahda, associations et médias craignent un sérieux « retour en arrière » sur ces droits acquis il y a plus de cinquante ans. Amel Mahfoudh partage cette inquiétude. « L'Assemblée constituante, où Ennahda forme une majorité, peut renverser les lois. D'ici une année, elle sera amenée à rédiger une nouvelle Constitution et sa position reste une énigme. On ne sait pas non plus s'il existe un engagement féministe au sein des députées élues sous cette bannière. Mais les citoyens restent très vigilants », estime la chercheuse. Elle s'alarme par ailleurs de la montée en flèche des mouvements salafistes, qui s'en prennent particulièrement aux femmes. « Cette tradition n'existait pas au Maghreb. »

Mais la révolution a aussi amené des ouvertures. Lors des dernières élections, en octobre 2011, les listes paritaires avaient été acceptées par tous les partis. Quant au nouveau droit au rassemblement, il est exercé sans retenue. Le 8 mars dernier, les femmes tunisiennes sont descendues dans la rue pour défendre leurs acquis. Elles n'endossent pas l'étiquette féministe occidentale, ni ne se revendiquent d'un féminisme islamique, très répandu au Maroc ou en Egypte et dont il sera également question lors du colloque. « En Tunisie, on a assisté à un mouvement islamiste fort dans les années 80 auprès des femmes, mais aujourd'hui on ne voit pas de slogans islamistes dans les actions militantes, comme le montrent les manifestations du 8 mars », constate la chercheuse. Comme le reste des structures sociétales, le mouvement féministe tunisien est actuellement en renégociation. Et si les récentes évolutions politiques suscitent des craintes, Amel Mahfoudh balaie l'idée selon laquelle la dictature de Ben Ali constituait une meilleure garante du droit des femmes. « Au contraire. Pendant vingt-cinq ans de dictature, les asso-

ciations féministes ont été laminées. Comme le droit de réunion n'était pas reconnu, elles ne pouvaient ni se retrouver, ni recruter de nouvelles adhérentes. Et puis, sous Ben Ali, le gouvernement n'a assumé aucun véritable chantier égalitaire. » Elle souligne aussi le double jeu de la dictature quant au concept de « laïcité » et la place importante laissée à la religion officielle.

Résidente au Québec puis, plus récemment, en Suisse, Amel Mahfoudh s'étonne de la représentation réductrice de la femme arabe véhiculée en Occident. « Il n'y a pas de comparaison possible entre le Yémen et le Maghreb. Il n'existe pas une femme arabe, mais plu-

sieurs. » Et de tirer des parallèles plus pertinents à ses yeux. « Je dirais que la condition de la femme au Maghreb se rapproche beaucoup de l'Italie et de l'Espagne. »

Sixième Congrès international des recherches féministes francophones
29 août – 2 septembre 2011



www.unil.ch/rff2012

JEUX D'IMBRICATION

Du 29 août au 2 septembre 2012, l'UNIL accueille le sixième Congrès des recherches féministes francophones. Organisé par le centre en études genre LIEGE et par le LIEGE HESSO, cet événement réunira plus de 500 représentantes du monde académique et associatif venues de Suisse, de France, du Canada, du Maroc, de Tunisie, du Sénégal, etc.

Sexisme, racisme, discrimination de classe, néocolonialisme, homophobie. Lorsque plusieurs de ces formes de domination se croisent, quels sont les effets ? Cette imbrication des rapports de pouvoir constituera le fil rouge du congrès. « Prenons l'exemple du travail domestique, un sujet classique du féminisme. On n'a pas le même vécu ni la même analyse de ce travail selon qu'on est issue d'une famille aisée européenne ou d'une famille élargie d'un village africain. La multiplicité des expériences de l'oppression et des points de vue engagés dans les recherches féministes sera au cœur des échanges », image Patricia Roux, professeure en études genre et coorganisatrice du congrès.

Aux Etats-Unis et en Amérique latine, la grille de lecture de l'imbrication, notamment mobilisée pour comprendre les difficultés spécifiques des femmes de couleur, existe depuis plus de trente ans. La pensée féministe noire (dont Patricia Hill Collins, qui interviendra lors du congrès, est l'une des grandes représentantes) à l'origine de cette grille et ses développements théoriques ultérieurs s'implantent en Europe depuis peu.

C'est ainsi à travers l'imbrication entre sexisme et racisme qu'une frange des féministes (parmi elles Patricia Roux et Lavinia Gianettoni à l'UNIL, Christine Delphy, Nacira Guénif-Souilamas en France) analyse les débats autour du port du voile et de l'« intégration » des musulmanes en France, en Suisse ou au Canada.

Dans leur approche, l'interdiction du port du voile dans ces pays, défendue au nom de la laïcité et le droit des femmes (à l'instar des prises de position de l'association féministe française Ni putes ni soumises) constitue dans les faits une double discrimination, sexiste et raciste. « Sexiste parce qu'elle refuse aux femmes musulmanes tout droit à l'autodétermination et même à la parole et raciste parce qu'elle les construit en catégorie sociale à part, cible de toutes sortes de jugements négatifs et symbole de la supériorité du modèle occidental qui leur est imposé », précise Patricia Roux. Autant de questions actuelles qui seront abordées lors du congrès.

« Pourquoi faudrait-il être excellent à 100 ans ? »

Pour le professeur Armin von Gunten, chef du Service universitaire de psychiatrie de l'âge avancé, la question du vieillissement est un révélateur des valeurs qui animent notre société.

Nadine Richon

Au sein du Département de psychiatrie du CHUV, le Service universitaire de psychiatrie de l'âge avancé est dirigé depuis avril 2011 par Armin von Gunten, professeur à la Faculté de biologie et de médecine de l'UNIL. On le retrouve dans son bureau à la route du Mont, sur le site de Cery. Né en 1961, il fait partie de cette génération favorisée qui semble pouvoir vivre jusqu'à 100 ans. Son travail quotidien le place en première ligne pour étudier les pathologies du vieillissement et pour replacer ce dernier dans un contexte social plus large.

D'où vient votre intérêt pour la psychogériatrie ? Pensiez-vous que c'était un métier d'avenir ?

Armin von Gunten : Ah... je n'ai pas pensé à mon avenir mais je me suis intéressé très tôt à cette espèce de boîte que nous avons dans le crâne, qui nous permet d'avoir des relations, de nous comporter dans le monde ; le cerveau était l'organe que je trouvais le plus intéressant. Je suis arrivé progressivement dans la psychiatrie gériatrique, après mes études en neuroanatomie à l'Université de Fribourg. Je voulais faire de la neuroscience de base, mais en voyant certains collègues jongler avec leur stéthoscope et de vrais patients, j'ai ressenti une certaine jalousie à l'idée d'être coupé de la clinique. J'ai alors effectué des stages en psychiatrie et en neurologie, en Suisse et au Brésil. Cette relation entre la psychiatrie et la neurologie – les pathologies du cerveau – m'intéressait beaucoup. Puis j'ai obtenu un poste au Service universitaire de psychiatrie de l'âge avancé (SUPAA), que je dirige maintenant après y avoir occupé des fonctions successives comme médecin assistant, chef de clinique, puis médecin associé. J'ai été l'assistant du professeur Jean Wertheimer, qui était un pionnier dans la prise en charge psychiatrique et psycho-sociale des personnes âgées. C'était l'un des rares à prendre au sérieux ce domaine il y a quelques décennies, car longtemps une maladie comme Alzheimer,

dont on sait aujourd'hui qu'elle est responsable de 60 % à 80 % des cas de démence, n'intéressait personne.

Désormais, ces maladies neurodégénératives sont au centre des politiques de santé, non ?

Ce qui a changé, c'est une prise de conscience politique du phénomène, liée au vieillissement de la population. A partir des années 1990, le développement des neurosciences et de la neuro-imagerie a rendu ces maladies intéressantes au-delà du petit cercle des psychogérites. Une curiosité est née avec ces nouvelles découvertes sur le fonctionnement du cerveau et il y a maintenant de grands espoirs cliniques et pharmacologiques. Il faut dire cependant que, malgré ce boom des neurosciences et ces milliards de francs et de dollars engagés, la prise en charge des patients atteints par ces maladies reste essentiellement psycho-sociale. Le Canton de Vaud est en train de développer ce domaine à travers notamment un programme d'aide aux proches. Même en Europe, on considère que plus de la moitié des patients atteints par une démence ne sont pas diagnostiqués ; l'ouverture prochaine d'un Centre de la mémoire multidisciplinaire permettra d'améliorer cette situation dans le canton. Pour ce qui est d'Alzheimer, les cas vont doubler en Europe dans les trente prochaines années. Le SUPAA est un centre collaborateur de l'Organisation mondiale de la santé, et mes contacts au Brésil et en Inde me signalent une prise de conscience : le problème sera massif, avec des démences qui vont quadrupler ou quintupler en Chine, en Inde et en Amérique latine, moins en Afrique, où la longévité reste plus faible. Aujourd'hui, ces malades sont pris en charge par leur famille, ou livrés à eux-mêmes. Il y a peu de soignants et ils ne sont pas formés pour répondre à ces pathologies. Il faut déjà comprendre qu'Alzheimer n'est pas juste une maladie du cerveau : c'est une maladie collective qui touche un réseau relationnel et la société dans son ensemble.

Diriez-vous que la dépression guette toutes les personnes vieillissantes ?

On peut probablement le dire, mais il ne faut pas considérer la dépression comme une fatalité. Ce n'est pas normal d'être déprimé quand on est âgé ; c'est fréquent, mais cela reste une maladie. A ce titre, on peut la prendre en charge. On peut penser que 10% des personnes âgées souffrent d'une dépression. Au niveau mondial, il y a environ 70 millions d'individus qui sont à la fois âgés et déprimés. Tout le monde ne devient pas déprimé, cela dépend beaucoup des histoires personnelles et de nos capacités à répondre aux avatars de l'existence. Certains sont brisés psychiquement lorsque leur corps connaît des défaillances, d'autres plus résilients vont s'investir ailleurs, par exemple auprès des petits-enfants ou dans des activités sociales. Des médicaments ou

encore l'alcool peuvent influencer des centres cérébraux qui régulent l'affect, l'humeur. Il y a encore en vieillissant la solitude, les deuils de ce

qu'on était et les deuils relationnels. Et bien sûr des maladies comme Alzheimer et Parkinson, qui touchent directement le cerveau, peuvent engendrer du stress et des souffrances psychiques. Il faut dire aussi que ces malades peuvent vivre encore de bons moments.

Ces maladies sont dures pour les proches...

Très dures parfois, et c'est pourquoi il faut les soutenir, les conseiller le cas échéant, voire les soutenir financièrement, tout en prenant garde à ne pas trop rigidifier le système. Dans notre société nous avons tendance à formaliser, à unifier. A généraliser aussi, et je me méfie des messages sur ces seniors hyperactifs, qui courent des marathons, font le tour du monde ou n'arrêtent pas de travailler, quoique certains, dans quelques professions, et à certaines conditions, peuvent certes travailler plus longtemps. Sur les chantiers, par exemple, on voit que ce n'est plus possible souvent à partir de 60 ans déjà, c'est trop dur.

« On peut penser que 10% des personnes âgées souffrent d'une dépression. »



D'une manière générale, je pense que la qualité de vie peut prendre différents visages. Il ne s'agit pas de rester jeune à tout prix mais de trouver sa petite niche, sa définition personnelle. Pourquoi faudrait-il être excellent à 100 ans? Rester un grand sportif à un âge très avancé, c'est peut-être génial, mais l'idéal est l'ennemi de la réalité; on peut s'inspirer d'un idéal mais il ne peut pas remplacer le réel. Cela dit, il est nécessaire de se bouger, à son rythme, et de reprendre doucement si on a été sédentaire longtemps. Mes collègues me rapportent avoir vu en Chine énormément de seniors dans les parcs, au milieu des villes, faisant les mouvements du tai-chi. On les trouverait bizarres en plein Saint-François, par exemple, mais cela doit changer. L'image des personnes âgées bouge et peut encore évoluer; elles doivent prendre elles-mêmes davantage conscience de leur apport dans la société, même s'il ne s'agit pas d'un apport financier direct; il y a quantité de coûts indirects assumés par les retraités, par exemple pour parer au manque de crèches dans notre pays. On voit des panthères grises qui prennent leur place, mais il est frappant de constater que nous offrons toujours à nos personnes âgées... des bancs pour s'asseoir, se reposer, surtout ne pas bouger!

La prévention est-elle à la portée de tous?

D'abord, le vieillissement est inéluctable. L'espérance de vie va croître encore un peu sur le plan mondial, mais il y aura aussi des coups de frein sur la base de certaines maladies. La génération actuelle d'âge moyen et plus âgée est relativement privilégiée; ce sera moins le cas pour les générations futures. Si l'on considère les problèmes liés aux modes de vie (stress, alcool, obésité...), on va toucher aux limites de la longévité au niveau de la société. La prévention est favorisée par un milieu stimulant, et ceci dès le plus jeune âge. La société doit offrir aux jeunes des valeurs qui puissent les inspirer. Cela ne signifie pas qu'il faille prôner uniquement la sagesse, car on imagine mal une jeunesse sans certains excès. Mais si vous baignez dans un environnement qui est stimulant psychiquement, cognitivement, vous serez plus enclin à la modération.

 www.chuv.ch/psychiatrie

Pour Armin von Gunten, on ne reconnaît pas assez l'apport des personnes âgées dans la société. F. Imhof@UNIL

LES ENFANTS DES BABY-BOOMERS VIVRONT-ILS MOINS BIEN QUE LEURS PARENTS ?



Allez savoir! s'offre une nouvelle formule pour ses 18 ans. Aux articles de fond qui restent au cœur du magazine gratuit de l'UNIL s'ajoutent désormais des chroniques originales. Découvrez la dernière édition en ligne, sur www.unil.ch/allezsavoir, sur iPad ou dans les caissettes du campus.



Julie Perrenoud (au centre) et le comité du WSES œuvrent pour un changement énergétique. F.Imhof@UNIL

Avant qu'il ne soit trop tard!

Près de 80 délégués de 35 universités de par le monde sont attendus sur le campus en septembre. Ils débattront de questions environnementales lors du « World Student Environmental Summit » organisé pour la première fois à l'UNIL.

Sophie Badoux

Le « World Student Environmental Summit » (WSES) réunit chaque année depuis quatre ans dans une université différente des étudiants des quatre coins du monde, tous préoccupés par l'avenir environnemental de la planète. Cet événement leur permet de partager les pratiques en vigueur sur leur campus et dans leur pays, ainsi que d'échanger leurs idées pour l'instauration de sociétés durables. « Le sommet, intitulé cette année « Let's change », part du constat que les systèmes économiques, environnementaux et sociétaux dans lesquels nous vivons aujourd'hui ne sont pas durables », explique Julie Perrenoud, présidente du comité d'organisation du WSES 2012 et étudiante en master à la Faculté des géosciences et de l'environnement. « Les ressources ne sont pas inépuisables. Il est donc urgent de réfléchir à un changement multiscale, qui doit passer à travers l'Etat, la société civile et les entreprises. » Le comité lausannois du WSES, composé de 10 étudiants de GSE, un de lettres et un de HEC, a mis sur pied un programme de trois jours de conférences publiques et d'ateliers (réservés, eux, aux délégués) afin d'engager le débat autour de questions sur le changement. Et cela à trois niveaux : individuel, sociétal et international.

Des cinq continents

L'urgence du changement, c'est le message principal que cherchent à faire passer les étudiants lausannois. « Il s'agit de replacer

l'environnement au centre des préoccupations, en lieu et place d'une économie toute-puissante, ainsi que de remettre en question notre culture de consommation à outrance. Pour aller de l'avant, il faut mobiliser les acteurs à chaque échelle et démultiplier les actions au niveau local, estime Julie Perrenoud. Rencontrer des étudiants provenant des cinq continents permet aussi de se rendre compte que ce que je fais ou consomme ici a des impacts à l'autre bout de la planète et vice versa. » Des étudiants d'Allemagne, du Portugal, de Russie, de Chine, d'Afrique du Sud, du Canada, d'Argentine ou d'Australie, pour ne citer que quelques-uns des pays représentés, s'attelleront à analyser les outils et vecteurs de changements durables qui existent chez eux. Cette année, pour équilibrer le mieux possible les débats Nord-Sud, le comité a récolté des fonds afin de payer une partie du billet d'avion à des étudiants dont les universités n'en avaient pas les moyens. Ainsi, des étudiants du Cameroun, du Nigeria, de Côte d'Ivoire, de Bolivie ou du Vietnam seront présents grâce à cette démarche. Conscient de l'impact de ces déplacements, le congrès étudiant sera l'occasion de réaliser un bilan carbone complet de l'événement, ce qui pourrait faire office d'exemple sur le campus de l'UNIL.

Les délégués assisteront à des conférences de chercheurs de renom comme le philosophe et professeur de sciences politiques américain Kerry Whiteside, mais aussi d'économistes impliqués dans le développement d'une économie sociale et solidaire ou des représentants

d'organisations de protection de la nature. Les participants au WSES reviendront sur Rio+20, grande conférence de l'ONU sur le développement durable qui s'est déroulée du 20 au 22 juin. La notion d'économie verte sera au cœur des débats de la journée du 7 septembre, réservée aux discussions à l'échelon international. Le troisième jour, consacré au niveau individuel, verra apparaître des questions liées à la psychologie de l'engagement et à la difficulté de changer nos modes de vie.

Campus durable, lieu idéal de réflexion

Le microcosme qu'est l'université est un des points de départ des réflexions. « Comme l'UNIL s'engage pour la durabilité au travers de nombreuses actions sur le campus, c'est un endroit idéal pour en parler », note Julie Perrenoud, qui consacre environ 10h par semaine à l'organisation du sommet en parallèle à ses études. Côté développement local, des menus 100% locaux seront disponibles à la cafétéria pendant le sommet, une première que le comité souhaite ensuite pérenniser. Seul regret pour Julie Perrenoud : « Jusqu'à maintenant, les sommets du WSES n'ont pas débouché sur des propositions politiques concrètes. » Cette 5^e édition sera peut-être l'occasion d'un changement à ce niveau-là également.

➤ du 5 au 8 septembre
<http://2012.wsen.org>

Depuis la crise économique, le public découvre l'évasion fiscale des contribuables fortunés et autres multinationales. Pourtant, cette pratique est aussi vieille que le principe de l'impôt progressif. C'est ce que démontre l'historien Christophe Farquet dans un récent article.

Selon Christophe Farquet, l'évasion fiscale s'explique moins par les taux d'imposition que par l'existence même de la finance offshore. F. Imhof©UNIL



« Depuis cent ans, la fraude fiscale des plus aisés, c'est la norme »

Renata Vujica

Le 6 mai dernier, suite à l'élection de François Hollande, une image représentant des voitures de prestige quittant la France en masse, intitulée « Pendant ce temps-là, à la frontière suisse », circulait sur les réseaux sociaux. Une allusion à la mesure phare annoncée par le président socialiste : la tranche imposée à 75 % pour les revenus supérieurs à 1 million d'euros, dont les détracteurs estiment qu'elle provoquerait une fuite massive des capitaux.

Les taux d'imposition bas constituent-ils un barrage à l'évasion fiscale ? Doctorant en histoire économique et sociale, Christophe Farquet en doute. « Au début du XXe siècle, en France, la fuite des capitaux des plus riches contribuables était déjà très importante, alors que le taux d'imposition était inférieur à 10 %. » Ses recherches portent sur l'histoire de l'évasion et de la compétition fiscale internationale, très peu analysée jusqu'ici. Pour mieux cerner l'ampleur du phénomène, le jeune historien a épluché des archives suisses, belges, françaises, allemandes, britanniques.

Constat ferme. Si elle se donne à voir depuis la dernière crise économique, l'évasion fiscale

est un problème bien plus ancré, qui s'explique moins par les barèmes fiscaux ou l'instabilité politique que par l'existence de la finance offshore. « Dès que le principe d'impôts progressifs a été introduit en Europe, il y a une centaine d'années, on a assisté à la création de services d'évasion fiscale visant à capter les capitaux des contribuables les plus riches. Les banques ne proposent pas ces services pour les petits contribuables. Depuis cent ans, la fraude fiscale des plus fortunés, c'est la norme, et elle durera tant que l'offre offshore sera facilement utilisable », affirme le chercheur.

Lutte et sabotage

Le dispositif ne concerne pas uniquement les particuliers. Dans l'entre-deux-guerres déjà, les multinationales parviennent elles aussi à échapper à la taxation dans les endroits où elles font des profits. « Dans les années 20, l'ancêtre de Novartis soustrayait plus de 75 % de ses bénéfices aux fiscaux européens par des manipulations comptables », estime Christophe Farquet.

C'est également dans l'entre-deux-guerres qu'émergent les premières luttes internationales contre ce phénomène et leurs détracteurs actifs, au sein desquels la Suisse fait

figure de leader. « Les banquiers helvétiques arguent souvent que leurs pratiques n'ont pas été différentes de celles des autres places financières. L'analyse historique montre que dans les négociations multilatérales, au sein de la Société des Nations, mais aussi dans les échanges bilatéraux, la position helvétique pour saboter les tentatives de lutte contre l'évasion fiscale était beaucoup plus radicale que celle de l'une de ses principales concurrentes, la City de Londres. Par ailleurs, cette dernière avait très peu de poids vis-à-vis de l'administration fiscale britannique, alors que l'Association suisse des banquiers dictait la politique du Conseil fédéral », analyse le chercheur.

Quant aux autorités étrangères de l'époque, note Christophe Farquet, elles ferment très souvent les yeux sur le secret bancaire et les pratiques fiscales dommageables. En France notamment, le système de fraude est toléré par une partie de l'administration et des élites, tous bords politiques confondus. Plonger dans ce passé, c'est porter un regard averti sur l'histoire qui se déroule sous nos yeux.

« Le marché de l'évasion fiscale dans l'entre-deux-guerres », *L'Economie politique* N° 54, 2012, pp. 95-112

L'UNIL bâtit son cloud à Géopolis

Extrait du journal du Ci Interview de Daniel Henchoz. Le responsable du groupe production & système, Ci-UNIL, évoque la construction d'un nouveau data center hyper moderne et écologique.

Patrice Fumasoli

A la rentrée de septembre 2012, l'UNIL comptera un (grand !) bâtiment de plus : Géopolis. Le Ci a profité de l'occasion pour y bâtir un nouveau data center moderne capable de fournir à l'UNIL des services cloud maison.

Avant toute chose qu'est-ce qu'un « data center » ?

Daniel Henchoz : Il s'agit de locaux à environnement contrôlé (température, humidité, système de prévention d'incendie) rempli de machines électroniques destinées au calcul, au stockage et aux télécommunications. L'approvisionnement en énergie et l'accès physique sont sécurisés. En d'autres mots le cœur électronique du système d'information d'une entreprise ou d'une institution.

Pourquoi le Ci construit-il un nouveau data center ?

Prioritairement pour améliorer la fiabilité. Comme l'UNIL dépend toujours plus du bon fonctionnement de son système d'information pour mener à bien ses activités, la nouvelle salle a été pensée sur le mode n+1. Cela signifie que le data center fonctionne même en cas de panne d'un de ses éléments, puisque ces derniers ont été doublés. Même une panne du réseau électrique ne l'arrêtera pas : une génératrice diesel de 1,2 MW a été installée.

Avez-vous des exemples de services qui y seront hébergés ?

Oui, citons entre autres :

- le logiciel SAP (salaires, contrats...)
- le mail de l'UNIL, le portail MyUNIL...
- des serveurs de calcul (120 CPU à disposition)
- les archives digitalisées du quotidien *24 Heures*
- la téléphonie
- la gestion de l'ouverture des portes
- la vidéosurveillance
- les systèmes de gestion des bâtiments (sondes, alarmes...)

Combien de serveurs le Ci héberge-t-il aujourd'hui ? Et demain ?

Environ 50 machines physiques, pour 223 machines virtuelles. Nous gérons donc près de 300 serveurs. Les ordinateurs actuels sont si puissants qu'ils permettent de faire tourner plusieurs systèmes d'exploitation en même temps. Imaginez que votre PC fasse tourner Windows XP, Windows 2000, Windows 7 et Linux en même temps. Ces machines virtuelles nous ont ainsi permis de continuer à fournir à l'UNIL de nouvelles ressources informatiques sans pour autant construire un data center par année !

Et l'écologie dans tout ça ?

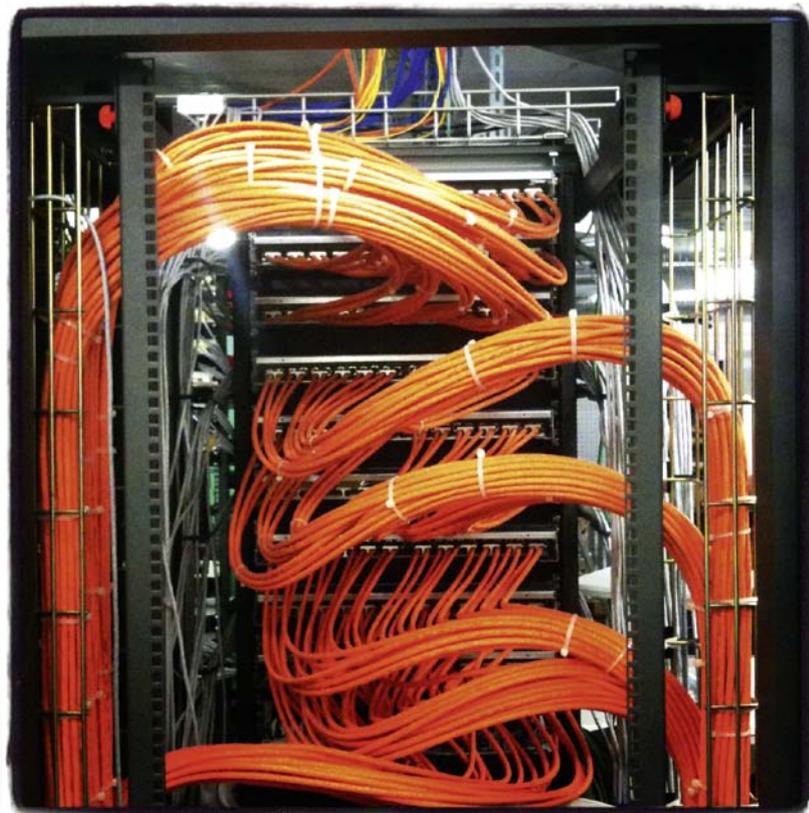
Notre data center Géopolis consomme 1 MW, dont la moitié est utilisée pour faire baisser la température. Ça chauffe, des ordinateurs qui

calculent et des disques durs qui tournent ! Le refroidissement est assuré par l'eau du lac. La chaleur extraite par les échangeurs est récupérée pour chauffer Géopolis.

Pourquoi ne pas simplement louer des capacités dans des clouds déjà existants (Brain-Serve à Crissier, Amazon...)?

Selon moi pour trois raisons :

- un cloud maison est moins cher (nous avons la taille critique pour faire des économies d'échelle, en particulier en ce qui concerne le stockage)
- la Direction de l'UNIL ne souhaite pas perdre le contrôle sur certaines données sensibles (finances, contrats, dossiers académiques...)
- un cloud contrôlé par l'UNIL lui assure plus de flexibilité et de fiabilité.



Salle des serveurs, Centre informatique UNIL. D. Spring ©UNIL

Communicateur, rédacteur scientifique, go-between entre les acteurs de la formation et de la recherche et les parlementaires fédéraux, Claude Comina prendra sa retraite au mois de septembre 2012. Retour sur son parcours à l'EPFL et à Berne.

« L'UNIL est le complément idéal de l'EPFL »

Nadine Richon

Son dernier bébé en date s'appelle *Future*, un réseau « Science et politique » fondé en 2001 avec le soutien de quelques membres du Parlement fédéral, d'une part, et d'autre part de la CRUS (recteurs et présidents des hautes écoles académiques), du FNS, des académies suisses des sciences et des recteurs des hautes écoles spécialisées. Il s'agissait de donner aux institutions de formation et de recherche la possibilité de se faire entendre d'une même voix et de porter les préoccupations du terrain à Berne. D'une manière symétrique, le réseau véhicule les contraintes et les souhaits politiques auprès du monde académique et scientifique.

« Aujourd'hui, notre team politique rassemble une quarantaine de parlementaires fédéraux de tous les groupes politiques intéressés par les questions de formation, de recherche et d'innovation », précise Claude Comina, qui dirige encore le réseau jusqu'en septembre 2012. A cette date, il prendra aussi sa retraite après avoir créé en 1972 à l'EPFL un service de presse et d'information qui « s'occupait aussi bien de l'information interne, des communiqués, des publications, des relations avec les médias que des expositions et des visites officielles d'Etat », raconte-t-il attablé au restaurant du Rolex Learning Center.

Pionnier de la vulgarisation scientifique, il date des années 1970-80 la nécessité pour les professeurs et les universités de « sortir du bois pour faire connaître l'impact de leurs recherches sur la vie quotidienne ». Depuis, l'idée d'un retour sur investissement s'est imposée aux plans fédéral et cantonal. « Pour les sciences naturelles et techniques, c'est sans doute plus facile de démontrer leurs impacts car elles sont plus proches du produit fini, alors que les sciences humaines sont plus proches des concepts infinis », souligne-t-

il. Plus perceptibles dans la société, souvent spectaculaires, les sciences naturelles et techniques restent cependant largement incomprises. « Demandez aux gens s'ils savent comment fonctionne un circuit intégré... et saluez-vous de l'alunissage d'Apollo 11 en 1969, qui passionnait les foules mais dont les enjeux scientifiques ou même stratégiques restaient totalement opaques pour la plupart des spectateurs. » Du côté des sciences humaines et sociales, il constate une sorte d'effet inverse

« Certains considèrent la synergie comme une maladie contagieuse ».

qui subtilement les inscrit dans la réalité : « Des disciplines comme la sociologie ou la psychologie, voire la philosophie, ont montré leur utilité pour répondre à des préoccupations individuelles ou collectives liées notamment au stress, à la compétitivité, aux migrations, à la résurgence des nationalismes... », poursuit-il.

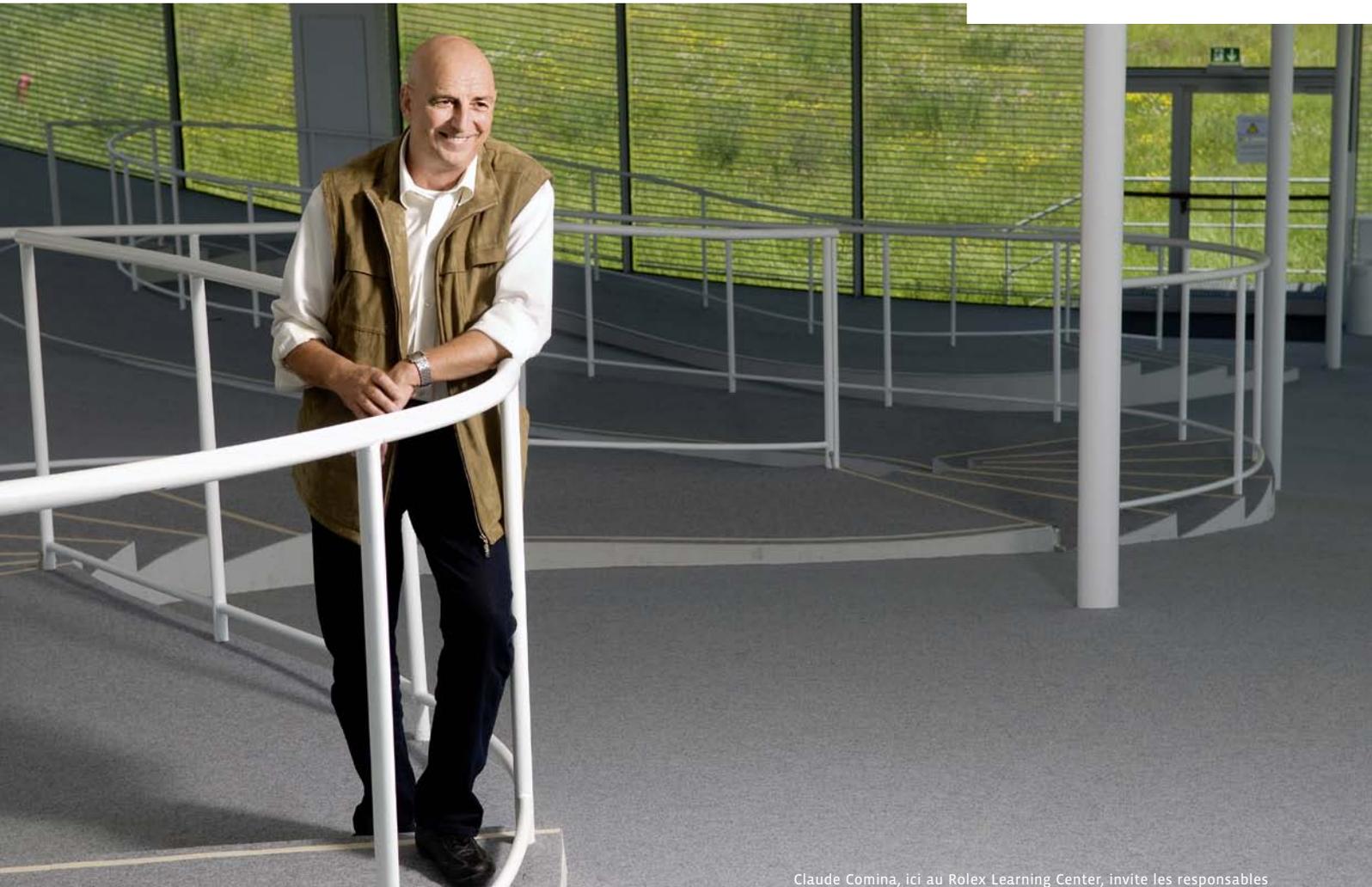
Lausanne aussi forte que Zurich

Historien lui-même, il ne cesse de considérer le réel – la collaboration interuniversitaire lémanique par exemple – avec une distance qui n'est pas celle des journalistes. Comme il le rappelle, le projet « Sciences, Vie, Société – SVS » a accéléré la collaboration entre l'UNIL, l'UNIGE et l'EPFL au début des années 2000. « L'UNIL renonçait alors au modèle traditionnel rassemblant toutes les disciplines du savoir (universitas universalis). Le recteur Jean-Marc Rapp a montré à ce moment son ouverture d'esprit, marquée par sa profession de juriste et sa vision politique. D'autres ont exprimé des crispations répercutées par les médias. Or, nous voyons bien aujourd'hui que l'UNIL est le complément idéal de l'EPFL. Nous pourrions même aller plus loin dans cette dynamique en intégrant davantage le CHUV à l'espace des hautes écoles. Si une telle volonté politique se concrétisait, Lausanne aurait alors une force qualitative comparable à celle de Zurich, en présupposant les alliances interinstitutionnelles qui pourraient se nouer au bord de la Limmat... »

Pourquoi ces lenteurs alors ? « Certains semblent considérer la synergie comme une maladie contagieuse. Pourtant, lorsque nous parlons de resserrer les liens entre l'UNIL, l'EPFL et le CHUV, nous ne faisons pas de la tératologie », s'exclame Claude Comina, en souriant à l'idée de ces monstres hybrides dont l'étude prend ce nom. Par rapport à Zurich, il souligne un avantage lausannois : « La qualité pourrait être équivalente ; en outre, notre échelle humaine facilite les relations et l'interdisciplinarité. » Une image s'annonce encore : « Si vous avez 1000 francs et moi aussi, nous allons pouvoir faire ensemble soit un voyage intéressant en regroupant nos forces, soit des économies pour d'autres destinations. Ainsi en est-il au moment où la formation et la recherche coûtent de plus en plus cher : les moyens à disposition doivent être engagés avec efficacité et en coordination par les hautes écoles. C'est vital car la Suisse manque de relève et doit former des dizaines de milliers de spécialistes qui font défaut à l'économie, en particulier dans le domaine de la santé, des sciences naturelles et exactes, de l'informatique et des technologies », précise-t-il.

Pour une vraie politique nationale

Mais comment marier des logiques fédérales et cantonales ? « Nos institutions peinent à se projeter sur une échelle nationale en raison même du cantonalisme. On peut alors se demander si trop de fédéralisme ne tue pas le fédéralisme. Certes, la nouvelle loi d'aide aux hautes écoles qui vient d'être votée au Parlement fédéral est appelée à concrétiser le pilotage commun de la formation, de la recherche et de l'innovation par les cantons et la Confédération. Son entrée en vigueur devrait intervenir pour la période 2017-2020, délai qui s'explique par la complexité des processus de conventions entre cantons et Confédération et entre les cantons eux-mêmes. Sans oublier les méandres de la coordination financière. En fait, au lieu d'une politique nationale, on



Claude Comina, ici au Rolex Learning Center, invite les responsables politiques et académiques à bousculer le consensus mou. F. Imhof/UNIL

va travailler sur des tableaux de chiffres et de pourcentages. Tout le monde paie et personne n'assume le leadership. C'est ce qu'on appelle le fédéralisme coopératif, où les partenaires cultivent l'esprit de consensus, ce carburant mou de la politique helvétique. A cela s'ajoute l'autonomie des cantons jaloux de leurs prérogatives. Ce sport national porte en Suisse alémanique le joli nom de Kantönligeist», poursuit Claude Comina.

Dans ce contexte, comment voit-il la nomination de Mauro Dell'Ambrogio comme secrétaire d'Etat à la Formation, à la recherche et à l'innovation (FRI), au sein du futur Département fédéral de l'économie, de la formation et de la recherche? «A lui d'être le fusionnaire de deux entités administratives et culturelles, l'académique et la professionnelle, issue de l'Office fédéral de la formation professionnelle et de la technologie.» Mauro

Il critique la tendance helvétique à vouloir toujours ménager la chèvre et le chou.

Dell'Ambrogio devra relever deux autres défis délicats: «D'une part, il lui faudra mettre en œuvre cette nouvelle loi en étant le portedrapeau du fédéralisme coopératif dans le domaine FRI. D'autre part, il devra négocier les futures collaborations scientifiques entre la Suisse et l'Union européenne.»

Des voix se sont élevées, plutôt en Suisse romande, regrettant que le Conseil fédéral n'ait pas porté son choix sur une personnalité visionnaire. «Elles existent dans notre pays; certaines, telle Isabelle Chassot, présidente de

la Conférence des vingt-six directeurs de l'instruction publique, sont dans une position clé et puissante; mais cette Conférence, comme d'autres instances administratives, est un tanker lourd, peu propice à des initiatives rapides et surtout loin du terrain de la formation, de la recherche, du transfert des connaissances. Je remarque aussi que la future loi sur les

hautes écoles prévoit que toute la préparation des priorités nationales en matière de formation et de recherche incombe aux recteurs des hautes écoles (universités, EPF, HES, HEP). Il y a là une belle trentaine de têtes pensantes qui auront, du moins je l'espère, l'intelligence de mettre la leur au service de la jeunesse et de l'avenir du pays, au-delà des pré carrés de leurs institutions respectives et de leur discipline favorite. A eux de définir les priorités innovatrices de la Suisse; à eux de convaincre ensuite les parlementaires d'en faire des priorités politiques.» Pour Claude Comina, le dialogue entre science et politique a encore de beaux jours devant lui... pour autant que ses principaux acteurs osent bousculer la culture ambiante.

 www.reseau-future.ch

La vie investit Géopolis

Alors que l'inauguration officielle de Géopolis est prévue pour mars 2013, les 780 collaborateurs des facultés de SSP et de GSE se plongent dans les cartons. Dès le 24 septembre, ils commenceront à insuffler la vie au nouveau bâtiment du campus.

Sophie Badoux

Deux ans après la pose de la première pierre – un bloc de granit du Mont-Blanc qui contient un cylindre abritant le journal du 29 juin 2010, une pièce de 5 francs, le prix du pain et les plans du bâtiment – l'étape charnière du déménagement est arrivée. Unibat, le service des bâtiments et des travaux de l'UNIL, réceptionne l'ouvrage jusqu'à la fin du mois d'août, vérifiant que les cahiers des charges ont été respectés et que tout est aux normes. En effet, Géopolis, qui se dresse fièrement à la place de l'ancienne usine de meubles Leu, vise à recevoir le label « Minergie Eco ». Ce dernier répond aux nouvelles directives

Géopolis offre un espace qui favorisera les échanges entre SSP et GSE.

de l'Etat de Vaud en matière d'économie d'énergie. C'est un des premiers édifices du campus construit de sorte à tenir compte de l'efficacité énergétique et de l'écologie du bâtiment. Ce label prend notamment en considération les types de matériaux employés, leur transport pendant la construction, les machines et l'eau utilisées sur le chantier, jusqu'à l'éventuelle destruction de la bâtisse. Côté développement durable, le système de production de chaleur se fera grâce à l'eau du lac. Deux immenses cuves de 20'000 litres alimenteront les pompes à chaleur à partir du réseau de refroidissement. En effet, l'eau du lac sert à refroidir les locaux nécessitant une climatisation, elle repart donc plus chaude qu'elle n'arrive. A noter également que les vitres du bâtiment côté autoroute ont fait l'objet d'une isolation phonique renforcée.

Quarante personnes déménagées par jour

Après cette première phase de réception, le bâtiment sera prêt à ouvrir ses portes aux collaborateurs des facultés de sciences sociales et politiques et des géosciences et de l'environnement venant de l'Anthropole, de l'Amphipôle et de Vidy. Si la livraison du nouveau mobilier ne prend pas de retard et ne bouscule pas le planning serré du déménagement, quarante personnes par jour seront transférées à Géopolis dès le 24 septembre. Les employés sont

tenus d'emballer et d'étiqueter leurs affaires personnelles. A cet effet, 20'000 cartons réutilisables sont à disposition. La Faculté de SSP sera la première à prendre possession des lieux, l'occupation des locaux étant prévue de haut en bas.

Pour Unibat, l'opération est de taille. Du reste, le temps consacré au déménagement est limité par la géographie des lieux (seuls deux ascenseurs et deux monte-charges existants), ce qui nécessite une coordination sans faille. « Des imprévus ne sont pas à exclure et nous espérons que la communauté saura se montrer compréhensive et tolérante », remarque la directrice d'Unibat Anne Gillardin.

« Pour notre service, un déménagement, c'est une prestation. Mais je me suis vite rendu compte qu'il ne fallait pas sous-estimer les aspects émotionnels qui y sont liés. Psychologiquement un déménagement est aussi important qu'un mariage dans une vie. » Pour que l'événement se déroule au mieux, Unibat travaille étroitement avec les adjoints et doyens de faculté de SSP et de GSE qui informent leurs collaborateurs.

Si le déménagement du personnel est une chose, le matériel scientifique demande, lui aussi, une attention toute particulière. Les fragiles minéraux de la Faculté des géosciences et de l'environnement ont commencé à être conditionnés pour être déplacés. Les laboratoires situés au rez-de-chaussée de Géopolis seront prêts fin août à accueillir les deux sondes ioniques du Centre de compétence en analyse de surface des matériaux (CASA), l'un des trois seuls sites d'analyse des solides du monde qui combinera ces deux machines.

Une crèche à la place du Zelig

Les 23 salles de cours, elles, n'accueilleront pas d'étudiants avant le 1er janvier 2013. Par contre le restaurant sera en fonction courant septembre. Le passage sous voie, d'une largeur de 15 mètres afin d'éviter un effet « coupe-gorge », sera empruntable dès fin août et relie Géopolis au reste du campus en direction de la Grange de Dorigny. Quant à Zelig, son

arrivée à Géopolis est agendée pour le mois d'octobre. Les anciens locaux du bar étudiant situé au rez-de-chaussée de l'Anthropole devraient ensuite accueillir une crèche de 44 places, pour laquelle Anne Gillardin est particulièrement enthousiaste.

Dans Géopolis, quatre atriums avec des puits de lumière visent à créer des surfaces de rencontre agréables. Le rassemblement de toutes ces personnes en un même lieu favorisera les échanges et renforcera le dynamisme et la cohérence entre les deux facultés de SSP et de GSE, tout en permettant aux autres facultés (lettres, FTSR, droit et HEC) de trouver à l'Anthropole et à l'Internef un espace supplémentaire. D'ailleurs pour Unibat, les travaux seront loin d'être finis une fois la mise en service de Géopolis effectuée, puisque la rénovation des deux bâtiments du quartier de Dorigny commencera en 2013 pour ne s'achever qu'à la rentrée de 2014.

Les facultés sont invitées à une séance d'information le 27 juin 2012 à 16h, Anthropole 1031. Le blog Géopolis: www3.unil.ch/wpmu/mouline

GÉOPOLIS EN CHIFFRES

- 156 millions de francs de budget global
- 18'000 m² de surface utile
- 4 atriums
- 2 bibliothèques de faculté réunies dans un espace commun
- 400 places au restaurant, qui servira 800 à 900 repas par jour
- 7300 m² de surfaces en SSP
- 6900 m² de surfaces en GSE
- 1900 m² de laboratoires
- 23 salles de cours pour un total de 825 places dès le 1er janvier 2013
- 780 collaborateurs emménagent (320 de GSE et 460 de SSP)
- 40 personnes déménagées par jour dès fin septembre
- 20'000 cartons réutilisables
- 100 collaborateurs d'Unibat et d'autres services centraux mobilisés



Anne Gillardin orchestre le déménagement.
F.Imhof@UNIL

L'esprit d'équipe et les convictions vertes

Portrait de la directrice d'Unibat, une ingénieure venue à la rencontre de l'Académie.

Une femme siège à la tête du service des bâtiments et des travaux de l'Université de Lausanne. C'est une première pour l'UNIL, et cela depuis l'entrée en fonction d'Anne Gillardin en septembre 2011 comme directrice d'Unibat. L'ingénieure de formation de 41 ans a l'habitude d'être une exception puisqu'elle a été la première femme nommée cheffe d'un centre d'entretien des routes nationales à Yverdon-les-Bains en 2006. Elle poursuit ensuite sa carrière à l'Office fédéral des routes (Ofrou) comme responsable du domaine « exploitation et sécurité opérationnelle des routes nationales ». Le rythme de vie effréné qu'elle y connaît avec des déplacements quotidiens dans toute la Suisse et le peu

de temps qu'elle peut consacrer à sa famille lui donnent envie de briguer un poste dans sa région. Les défis à relever pour reprendre le service d'Unibat, après sa création en 2006 par Benoît Frund, suffisent à convaincre la jeune maman.

« C'est bien la première fois que je suis dans un environnement aussi féminin », affirme-t-elle le sourire aux lèvres. Habitée au milieu et au jargon technique des ingénieurs, il n'aura pas fallu longtemps à Anne Gillardin pour s'adapter à sa nouvelle fonction. « J'avoue que j'ai eu un petit choc culturel en arrivant à l'UNIL, car ici l'activité stratégique, le « core business », ce n'est pas la construction et

l'ingénierie, mais la recherche et l'enseignement. Deux mondes dans lesquels on ne parle pas du tout le même langage. A mon arrivée, j'ai donc dû m'adapter et apprendre à comprendre ce que les gens voulaient. » Il s'agit aussi pour la directrice d'Unibat d'expliquer aux usagers du campus – ses clients, comme elle les nomme – que des travaux, c'est 30 % de transformation effective pour 70 % de préparation. Un impératif dont le client n'est souvent pas conscient.

Après avoir fait connaissance avec ses nouveaux collaborateurs et observé le fonctionnement du service, Anne Gillardin a très vite remonté ses manches pour plonger dans la gestion et le suivi des projets en cours, notamment avec Géopolis. Elle est là pour conduire, soutenir et informer ses collaborateurs, tout autant que la Direction, qu'elle sensibilise à la réalité du terrain, de manière à ce que les décisions soient en accord avec celle-ci. Ses forces: la gestion et le management de proximité. « Je dois dire que l'équipe d'Unibat fait un travail remarquable alors que l'on opère constamment en flux tendu. Il y a un véritable esprit d'équipe que je n'ai jamais connu ailleurs », note la directrice.

Ce qu'Anne Gillardin apprécie particulièrement à l'UNIL, c'est l'échange entre les différents services et les universitaires qui apportent une vision enrichissante. Autre point fort: « la possibilité de tester immédiatement des idées de solutions sur le campus, particulièrement par rapport aux nouvelles technologies en lien avec le développement durable ». De ce côté-ci, l'ingénieure a de nombreux projets en tête, dont plusieurs sont en cours de réalisation: bilan énergétique complet du campus, poubelles à compacteur solaire, action zéro pesticide pour l'entretien du campus, développement de la microfaune grâce notamment aux hôtels à insectes ou encore réflexion et amélioration permanente de l'outillage du service. Sur le plan privé aussi, Anne Gillardin s'engage pour le développement durable au niveau local en étant membre du comité du Nord vaudois des Vert'libéraux. « De plus, je suis une adepte du vélo pliable et des transports publics. Pour me ressourcer en famille, je fais aussi beaucoup de vélo et de montagne. »

Dans sa vie privée comme professionnelle, Anne Gillardin se consacre à ses convictions. A l'écoute, compétente, motivée et ayant en tête des projets clairs et précis, la quadragénaire conclut modestement: « Le plus important dans un travail, c'est que l'équipe fonctionne. Je suis là pour l'encourager et la soutenir, mais sans elle, je ne peux rien faire. »

16 Et pour finir...

COUP DE COEUR



de Nadine Richon

Woody Allen :
il parle!

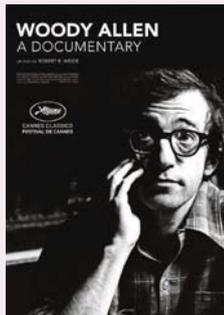
Ces archives télévisuelles (Woody à la boxe avec un kangourou, eh oui, il faisait n'importe quoi au début...), ces images du cinéaste à Brooklyn et ces interviews avec Diane, Scarlett ou Penélope nous plongent entre fiction et réalité, un peu à la manière de Woody, auquel le documentariste Robert B. Weide se colle comme un lointain avatar du caméléon Zelig.

Le cinéaste de Manhattan a lui aussi « zelligé » Fellini ou Bergman, mais avec grâce et inventivité. Ce documentaire séduit cependant car il nous fait comprendre deux ou trois choses sur Woody, qui utilise le mode comique pour effleurer des sujets graves comme Dieu, la mort, la sexualité, avant d'aller vers des films plus tendres et réalistes, voire désespérés. Alors seulement le rire n'est plus un véhicule, mais un cadeau inattendu, comme ces bonnes surprises qui viennent parfois alléger nos vies.

A revoir ces extraits, à entendre parler le cinéaste, d'une manière certes décousue, on comprend cette circulation constante entre les choses de la vie et le récit incarné par des acteurs bien choisis et fermement dirigés, c'est-à-dire en douce. Cannes, le tapis rouge, ce n'est pas la vie, clame Woody, « on ne peut donc rien en faire ». Son enfance avec père, mère, sœur, tantes, cousins, cris et chuchotements, ses amours joyeuses ou défuntes, ses angoisses face au néant, ses lectures, deux ou trois villes nourrissent son entreprise de séduction cinématographique.

Fuir durablement dans l'imaginaire conduit à la folie mais le réel mène à la frustration, suggère Woody, alors nous courons toujours après un autre rêve, comme lui après les films selon sa théorie de la quantité: à la longue il en sortira peut-être un chef-d'œuvre. Surtout, ne jamais s'arrêter.

Woody Allen: A Documentary, dans les salles ou en DVD.



© Agora films

Le tac au tac de Paul Franken

Par Francine Zambano

Si vous étiez un gène?

Celui de l'égoïsme!

La plus grande découverte de tous les temps?

Le feu. Le saut certainement le plus important dans l'histoire de l'humanité.

La qualité que doit avoir un professeur?

Il doit à mon avis avoir plusieurs qualités, être notamment un bon manager, un bon enseignant et être excellent en recherche également.

Votre livre du moment?

Une biographie d'Einstein, écrite par Walter Isaacson.

Que détestez-vous le plus à l'UNIL?

C'est difficile, je ne veux pas me plaindre, nous travaillons dans d'excellentes conditions mais l'administration est parfois lente, c'était plus facile à Stanford sur ce plan-là.

Quel don de la nature aimeriez-vous avoir?

Le sens des langues! J'essaie d'en parler quatre mais ce n'est pas toujours facile. Je suis très modeste concernant mes connaissances en français!

Si vous étiez une future découverte?

La fonction neurobiologique du sommeil.

Votre film préféré?

Stranger than Paradise, de Jim Jarmusch.



Paul Franken, maître d'enseignement et de recherche au CIG. F.Imhof@UNIL

Quel héros ou héroïne (de fiction ou réel) admirez-vous?

Je ne peux pas répondre, je n'ai pas d'idole!

Votre occupation préférée?

J'aime beaucoup les randonnées en montagne.

Si vous étiez une série TV?

Docteur House, j'adore sa personnalité.

Qui suis-je?

concours



© DR

Vous avez été nombreux à avoir reconnu **Carine Carvalho Arruda** du Bureau de l'égalité des chances, sur la base de trois mots clés. Floriane Roch des Immatriculations a remporté le tirage au sort.

Qui se cache derrière : CIG - ADJOINTE - MYSTÈRES?

Merci d'envoyer vos suggestions à

uniscope@unil.ch

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux-euse gagnant-e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

Impressum ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | uniscope@unil.ch | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscope@unil.ch, www.unil.ch | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédaction **Renata Vujica (R.V.) + Sophie Badoux (S.B.) + Nadine Richon (N.R.) + David Spring (DS)** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Proz** | Correcteur **Marco Di Biase** | Photo couv. **Felix Imhof** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White 90 gm², sans bois | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, nadine.zuercher@go-uni.com | A participé à ce numéro : **Patrice Fumasoli**

Les propos tenus dans *l'uniscope* n'engagent que leurs auteurs-e-s.

